

La Cité
D'une grande beauté
La Cité — Canada [Québec] / Suisse 2009, 81 minutes

Francine Laurendeau

Number 265, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63443ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2010). Review of [La Cité : d'une grande beauté / La Cité — Canada [Québec] / Suisse 2009, 81 minutes]. *Séquences*, (265), 49–49.

La Cité D'une grande beauté

Les deux premiers longs métrages de Kim Nguyen tranchaient singulièrement avec l'habituelle production québécoise. **Le Marais** nous présentait l'univers fantastique d'une Europe occidentale mythique où des êtres poétiques étaient persécutés par le fanatisme ambiant, tandis que **Truffe**, dans un contexte néo-montréalais, racontait en noir et blanc une histoire de champignons magiques, histoire dotée d'un féroce humour noir. Situé dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, **La Cité** surprend encore avec son cadre saharien, un cadre qui rappelle des oeuvres littéraires comme *La Peste*, d'Albert Camus ou *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati. Ou encore des films racontés dans un contexte de guerres coloniales, des films de Claire Denis (*née en Afrique*) ou de Pierre Schoendorffer, cinéaste militaire par choix.

FRANCINE LAURENDEAU

Mais le thème est tout autre. Dans les montagnes des Aurès, vers 1865, Maxime Vincent (Jean-Marc Barr), médecin de guerre, revient du front et s'inscrit pour le prochain départ du bateau. Il ne reconnaît plus la ville envahie par l'armée coloniale qui contrôle et harcèle la communauté ancestrale hérénite, traditionnellement la gardienne du coeur de la Cité. Et voici qu'on trouve des cadavres et qu'on ramasse des rats morts. La rumeur se répand : c'est une épidémie de peste bubonique. On sollicite l'aide de Max qui refuse : il a terminé son service et n'aspire qu'à rentrer chez lui. Mais on ferme la ville : le bateau ne partira pas. Accusant les autochtones de propager la maladie, l'armée boucle leur quartier et tire sur un jeune garçon, Youssef, le blessant gravement. Indigné, le médecin se glisse dans la Cité pour soigner l'innocente victime. Il gagnera la confiance des Hérénites, mais finira par périr avec eux pour avoir bravé l'interdit.

Il faut d'abord dire un mot du désert et de la ville arabe, ces lieux exceptionnels. Tourné en Tunisie, le film déroule en plans larges ses magnifiques paysages pierreux, ses ruines majestueuses, pour se faire plus intime, proche des visages, dans les rues étroites de la ville. On regrette d'ailleurs le titre original **La Cité des ombres**, à la fois évocateur et mystérieux. Pour protéger de la contagion ceux qui doivent sortir, le docteur Max a fait fabriquer ces étranges masques noirs « en becs de canard » : d'inquiétantes silhouettes parcourent ainsi la ville dans les furtives lueurs de la nuit, dans la lumière ambrée du jour.

Dans ce film, pas de paroles inutiles. Les comédiens jouent juste. Le choix de Jean-Marc Barr (star du **Grand Bleu**) dans le rôle principal s'avère particulièrement judicieux. Visage dur et fermé dans la première partie du film, visage obstinément inexpressif d'un personnage marqué par huit années de guerre. Mais très progressivement, presque insensiblement, sa fréquentation des Hérénites et son succès auprès de Youssef, qu'il réussit à tirer d'une mort certaine, lui procurent détente et sourire. Les rares femmes sont attachantes, à commencer par Malika, guérisseuse berbère, mère de Youssef, sobre et belle, et la perspicace voyante, un personnage habituellement inutile et cliché. Ici, elle n'a que deux scènes et elle est étonnante de présence et de véracité. La musique originale de Philippe Héritier prolonge efficacement l'action. Singulière fausse note : l'ajout d'inutiles accords orchestraux au piano d'une Gnossienne d'Éric Satie.

Heureusement, ça passe vite. Quelques trouvailles de mise en scène parsèment l'action. Ainsi, la belle Malika passe beaucoup de temps à cueillir d'un arbre des feuilles larges et plates sur lesquelles elle écrit. Après quoi, elle les lance de la falaise de sorte que, portées par le vent, elles vont atterrir chez l'ennemi séculaire. On comprendra mieux le sens de son geste lorsque, plus tard, Max fera s'envoler des milliers de textes vers la ville qu'il a quittée.



Une ville envahie par l'armée coloniale

C'est un film lent et secret. Il faut se laisser porter par son rythme, s'ouvrir à sa beauté. Car c'est une œuvre dont la principale force est l'esthétique. Je ne parle pas d'un esthétisme glacé mais d'une étonnante grandeur visuelle liée aux personnages, aux paysages et, d'abord, à la réalisation. Le tandem formé par Nicolas Bolduc, directeur de la photographie (qui signait les images de **Truffe**) et le réalisateur Kim Nguyen est fort et homogène, si bien que chaque plan est cadré et peaufiné avec la lumière qui lui est propre, douce ou intense, brillante ou discrète, bleue ou dorée. Rarement aura-t-on vu dans notre cinéma une telle osmose, porteuse d'une grande beauté. Et cette réussite est d'autant plus remarquable que le tournage dans ces conditions — les montagnes, le désert, la chaleur féroce — n'a pas dû être facile.

■ Canada [Québec] / Suisse 2009, 81 minutes — **Réal.** : Kim Nguyen — **Scén.** : Kim Nguyen — **Images** : Nicolas Bolduc — **Mont.** : Richard Comeau — **Mus.** : Philippe Héritier — **Dir. art.** : Patrice Vermette — **Cost.** : Mariane Carter — **Son** : Normand Lapierre, Denis Séchaud — **Int.** : Jean-Marc Barr (Maxime Vincent), Sabine Karsenti (Malika), Arbi Bibi (Youssef), Claude Legault (Julien Mandel), Pierre Lebeau (Dr Greg), Vincent Winterhalter (Félix Lamy), Rafia Belhout (la voyante) — **Prod.** : Yves Fortin, André Martin — **Dist.** : Séville.